

Lundi 7 juin 2004

John Smid se dressait de toute sa taille, le dos bien droit, radieux derrière ses lunettes à fine monture d'acier, dans un ensemble pantalon kaki et chemise à rayures devenu l'uniforme prisé des évangélistes du pays. On distinguait sous l'étoffe les contours de son maillot de corps, et ses cheveux blonds parsemés de gris étaient taillés en une courte brosse, le genre de coupe à la tondeuse qu'on dispensait à la chaîne chez Sport Clips, ces salons de coiffure des centres commerciaux du sud des États-Unis. Nous étions quant à nous assis en demi-cercle face à lui, vêtus selon le code vestimentaire du programme tel qu'il était détaillé dans l'une des 274 pages de nos manuels.

Hommes : chemise obligatoire, y compris pour dormir. Tee-shirts sans manches (débardeurs ou autres) interdits, même en sous-vêtements. Rasage obligatoire tous les jours. Les pattes doivent s'arrêter au sommet de l'oreille.

Femmes : soutien-gorge obligatoire, sauf pour dormir. Jupes jamais au-dessus du genou. Débardeurs acceptés uniquement sous un chemisier. Jambes et aisselles rasées au moins deux fois par semaine.

— Votre première tâche sera d'admettre à quel point vous êtes dépendants du sexe et de tout ce qui est profane, a déclaré Smid.

Nous étions en train de découvrir la Première Étape des douze qui constituaient le programme de Love in Action (LIA), une série de principes qui assimilait les péchés de l'infidélité, de la zoophilie, de la pédophilie et de l'homosexualité à des comportements addictifs tels que l'alcoolisme ou les jeux d'argent. Une sorte d'Alcooliques Anonymes pour ce que nos guides appelaient nos « déviations sexuelles ».

J'avais eu l'occasion, en me retrouvant seul avec lui dans son bureau quelques heures plus tôt, d'apercevoir un Smid très différent : plus doux, plus drôle aussi, le clown de la classe devenu quadragénaire et prêt à tout pour me faire sourire. Il m'avait traité comme un enfant, un rôle que j'avais endossé sans broncher, ayant dix-neuf ans à l'époque. Il m'avait dit que j'avais sonné à la bonne porte, que Love in Action allait me guérir, m'arracher à mes péchés et m'élever vers la lumière divine. Son bureau était assez lumineux pour m'en convaincre, avec ses murs presque nus, à l'exception de quelques articles de journaux encadrés et autres versets de la Bible brodés. Je voyais par la fenêtre une parcelle de terrain vide, chose rare dans cette banlieue, un enchevêtrement de hautes herbes laissées à l'aban-

don et parsemées de pissenlits éclatants dont les graines se disperseraient par milliers de l'autre côté de l'auto-route d'ici la fin de la semaine.

— Nous essayons de combiner plusieurs types de traitements, m'avait assuré Smid, pivotant sa chaise de bureau pour se tourner vers la fenêtre.

Un soleil orangé escaladait lentement la face arrière des bâtiments aux contours indistincts et aux murs blanchis à la chaux qui se dressaient à l'horizon. J'attendais qu'il veuille bien laisser ses rayons se déverser sur le paysage, mais plus j'observais, plus le moment semblait reculer. Était-ce ainsi que le temps allait passer, ici ? Les minutes allaient-elles devenir des heures, les heures des jours, les jours des semaines ?

— Rejoindre le groupe, c'est déjà s'engager sur le chemin de la guérison, a dit Smid. Le principal, c'est de garder l'esprit ouvert.

J'avais choisi d'être là malgré un scepticisme croissant et une secrète envie de décamper pour laisser derrière moi la honte que j'éprouvais depuis que mes parents avaient découvert mon homosexualité. Mais j'avais tout simplement trop investi dans ma vie actuelle pour tout abandonner, qu'il s'agisse de ma famille ou de ce Dieu de plus en plus opaque qui m'accompagnait depuis mes premiers pas.

Seigneur, ai-je prié en descendant l'étroit escalier qui menait à la salle de réunion, à la lumière des néons qui clignotaient dans leurs cages d'acier, même si je ne sais plus qui Tu es vraiment, donne-moi la sagesse de survivre à cette épreuve.

J'attendais toujours que Dieu m'assiste quand, quelques heures plus tard, je me suis retrouvé avec mes semblables face à Smid.

— Vous êtes des pécheurs comme les autres, ni meilleurs, ni pires, a déclaré Smid, les mains dans le dos, le corps tendu, comme s'il était attaché à une planche invisible. Dieu nous voit tous sous le même jour.

J'ai hoché la tête avec les autres. Le jargon d'ex-gay m'était désormais devenu familier, même si je me rappelais encore le choc que j'avais eu en le découvrant sur le site de l'établissement, endroit où j'avais également lu pour la première fois que cette homosexualité que j'avais tenté d'ignorer durant la majeure partie de mon existence était selon toute vraisemblance « hors de contrôle », et que j'allais sûrement finir par faire des horreurs avec un chien si je ne me soignais pas vite. Aussi absurde que soit cette idée avec le recul, il faut savoir qu'à l'époque j'ignorais pratiquement tout de la question. J'étais encore assez jeune pour n'avoir eu que quelques fugaces expériences avec d'autres hommes. Je n'avais rencontré avant d'aller à la fac qu'un seul homme ouvertement homo, le coiffeur de ma mère, un gaillard à l'allure de bûcheron qui passait le plus clair de son temps à se comporter comme ce que j'estimais être un stéréotype : il complimentait mes tenues, ragotait sur ses collègues ou nous détaillait les préparatifs de son prochain flamboyant réveillon de Noël, sa barbe immaculée déjà soigneusement taillée pour incarner un Père Noël dépravé. Le reste de mes préjugés me venait des caricatures auxquelles se

livraient parfois, hilares, les fidèles de ma paroisse : poignets virevoltants et poses exagérées, phrases qui s'arrachaient au ton normal de la conversation pour adopter la cadence d'une chanson de comédie musicale – *Oh, mais tu n'au-rais pas dû !* –, pétitions que notre Église faisait circuler pour protéger notre pays des « pervers ». L'éclat d'un collant en Lycra fluo, les froufrous d'un boa en plumes, une paire de fesses bien fermes qui se trémoussaient pour la caméra : tout ce que je parvenais à voir à la télévision semblait confirmer qu'être homo était une chose anormale, contre nature.

— Vous devez absolument comprendre quelque chose, a déclaré Smid, sa voix si proche que je la sentais vibrer dans ma poitrine. Le péché sexuel n'est pour vous qu'un moyen de combler le vide que Dieu n'occupe pas dans vos vies.

J'étais là. On ne pouvait pas me reprocher de ne pas essayer.

La salle principale était petite et éclairée par des lampes halogènes. Une porte coulissante donnait sur un patio en béton brûlé par le soleil. Nous étions assis près de la porte sur des chaises pliantes rembourrées. Sur les murs derrière nous étaient suspendues, plastifiées, les Douze Étapes qui nous promettaient une guérison lente mais assurée. Ces posters exceptés, les murs étaient pratiquement vides : ni crucifix, ni chemin de croix. Ce genre d'iconographie était considéré ici comme de l'idolâtrie, au même titre que l'astrologie, les jeux de rôle à la Donjons & Dragons,

les religions orientales, les planches de Ouija, le satanisme et le yoga.

LIA avait adopté vis-à-vis du profane une position encore plus extrême que toutes les Églises que j'avais pu fréquenter, même si ses conseillers avaient une façon d'envisager le monde qui m'était somme toute familière. Dans le courant chrétien fondamentaliste que l'on appelle baptiste, la confession de ma famille, l'Église baptiste missionnaire interdisait à ses fidèles tout ce qui pouvait distraire l'âme, l'empêcher d'entrer en communication avec Dieu et la Bible. La plupart des centaines de confessions qui composaient le baptisme débattaient régulièrement de ce qui était permis ou pas à leurs ouailles, certaines Églises prenant le problème plus sérieusement que d'autres, en se penchant encore aujourd'hui sur des sujets tels que la danse ou les pièges contenus dans les textes profanes. « *Harry Potter* n'est rien de plus que le corrupteur de l'âme de nos enfants », avait déclaré un prêtre de passage dans notre église. Je me doutais bien que l'évocation du jeune sorcier aurait fait tout autant bondir les gens de LIA, et que mes heures passées à Poudlard devaient rester mon jardin secret. J'avais conclu avec Dieu un pacte encore plus strict en venant ici, qui m'obligeait à oublier presque tout ce qui avait précédé. Avant d'entrer dans cette pièce, on m'avait autorisé à ne garder que ma bible et le manuel du centre.

La plupart des clients de LIA n'avaient connu toute leur vie qu'un protestantisme collant au plus près aux préceptes de la Bible, et auraient tout donné pour être guéris. Ils ont donc accueilli les règles draconiennes

énumérées par nos conseillers avec des applaudissements polis. Les murs dépouillés étaient somme toute la décoration idéale pour cet endroit, une salle d'attente où nous patientions le temps que Dieu nous accorde son pardon. La musique classique étant interdite, elle aussi – « Beethoven, Bach, etc., ne sont pas considérés comme chrétiens » –, un lourd silence régnait dans la pièce pendant notre Temps Calme du matin, et imprégnait nos activités quotidiennes, créant une atmosphère pieuse.

L'espace d'étude situé dans un coin de la pièce, avec sa bibliothèque remplie de livres propres à vous inspirer et d'un bon paquet de bibles, proposait également des dizaines de témoignages d'ex-gays réformés avec succès.

« Lentement mais sûrement, je commence à guérir », avais-je lu ce matin-là en faisant couiner mon doigt le long de la page en papier glacé. « Je commence à comprendre ce que signifie être ami avec un homme sans le désirer sexuellement. J'ai découvert qui j'étais vraiment, à la place de la personnalité factice que j'avais créée pour me faire accepter des autres. »

J'avais passé les derniers mois à tenter de me défaire de ma « personnalité factice ». Un jour d'hiver, j'étais allé me jeter dans le lac à demi gelé de mon campus avant de regagner ma résidence étudiante en tremblant de tout mon corps, mes chaussures détrempées aspirées par le sol, me sentant de nouveau baptisé. Sous la douche qui avait suivi, paralysé par la brûlure du jet

d'eau chaude sur ma peau engourdie, j'avais regardé une goutte d'eau glisser le long de la pomme, et j'avais prié : *Seigneur, rends-moi aussi pur qu'elle.*

Cette phrase, je la répéterais tout le long de mon séjour à Love in Action, comme une sorte de mantra : *Seigneur, rends-moi aussi pur qu'elle.*

Je n'ai que peu de souvenirs du trajet en voiture avec ma mère jusqu'au centre. J'avais essayé de ne rien voir, d'empêcher mon esprit d'enregistrer ce qui défilait par la vitre côté passager, même si quelques détails me restaient : le Mississippi boueux, couleur de caramel, qui coulait sous la structure en acier du pont Memphis-Arkansas, l'ampleur de notre Nil américain représentant le stimulant idéal pour mon cerveau en manque de caféine, tandis qu'à l'orée de la ville scintillait la pyramide de verre qui baignait notre pare-brise de sa lumière aveuglante. Nous étions début juin : d'ici quelques heures, on ne pourrait plus poser la main nulle part sans se brûler, et la température deviendrait proprement étouffante autour de midi. La seule période de répit était le matin, quand le soleil frôlait l'horizon, encore une simple suggestion de la lumière à venir.

— Ils pourraient tout de même se payer quelque chose de mieux, a déclaré ma mère en quittant la route pour s'engager dans un parking devant une galerie marchande.

Le quartier paraissait plutôt aisé par rapport au reste de la ville, situé dans l'une de ses banlieues cossues, même si cette enfilade de magasins était sans doute

l'édifice le moins attirant à des kilomètres à la ronde, un refuge temporaire pour des boutiques bas de gamme et des cabinets médicaux spartiates. Du verre et des briques blanchies à la chaux. Une porte à deux battants qui donnait sur un hall blanc lui aussi, décoré de plantes artificielles. Un logo surplombait l'entrée : un triangle rouge, pointe dirigée vers le bas, avec en son milieu un cœur barré de fines lignes blanches. Nous sommes descendus de voiture pour nous diriger vers ces portes, ma mère toujours quelques pas devant moi.

Nous sommes entrés dans le hall et un réceptionniste souriant m'a demandé d'inscrire mon nom dans un registre. Il semblait avoir une vingtaine d'années, et portait un polo qui pendait sur sa poitrine. Son regard était franc, d'un bleu de cobalt. Je m'étais attendu à tomber sur un spectre blafard qui aurait déjà effacé tout ce qu'il y avait d'intéressant chez lui, et voilà que je me retrouvais devant un type qui avait l'air prêt à faire quelques parties de *Halo* avec moi avant d'employer les jeux vidéo comme une analogie de ce que Dieu avait fait pour lui. *Tu dois te battre contre tes ennemis, ces aliens qui essaient d'envahir ton âme.* J'avais rencontré beaucoup de jeunes pasteurs dynamiques avec le même genre d'allure et d'attitude.

J'ai depuis oublié son nom, et je ne me souviens plus s'il y avait quoi que ce soit dans la pièce, tableaux sur les murs, règlement, n'importe quoi qui aurait pu annoncer ce qui m'attendait. Cette pièce n'est plus dans ma mémoire qu'une salle d'attente d'un blanc

aveuglant, égale aux représentations du paradis qu'on voyait dans les films hollywoodiens : un espace vide.

— Je peux visiter vos locaux ? a dit ma mère.

J'ai été gêné du ton poli sur lequel elle a posé cette question, comme si elle souhaitait faire le tour d'une maison à vendre.

— Navré, madame, seuls nos clients ont le droit d'aller plus loin. Raisons de sécurité.

— De sécurité ?

— Oui, madame. Beaucoup d'entre eux font face à des problèmes familiaux, et voir des parents, même ceux de quelqu'un d'autre, et même aussi agréables que vous (un sourire charmant, tout en fossettes), risquerait de les perturber. C'est pour ça que nous appelons cet endroit un refuge.

Il avait ouvert les bras, lentement et avec une certaine raideur, comme si son geste avait été autrefois bien plus grandiose et qu'il avait depuis appris à le maîtriser.

— Puisque vous n'êtes inscrits que pour le cycle de deux semaines, vous aurez la possibilité de voir votre fils quand vous le souhaitez, sauf pendant les heures consacrées au programme.

Ce qui voulait dire de neuf heures à dix-sept heures. Je passerais les soirées, les nuits et les débuts de matinée avec ma mère, dans un Hampton Inn & Suites voisin, et n'aurais le droit de quitter notre chambre d'hôtel qu'en cas de nécessité. Je devais consacrer la plus grande partie de mon temps libre à préparer les sessions du lendemain. L'emploi du temps remis par le réceptionniste était on ne peut plus simple, avec ses heures

dans leurs petits rectangles encadrés de noir et ses « temps calmes », « activités » et « thérapie » écrits tout en majuscules.

Le garçon m'a également donné un gros manuel et une chemise cartonnée. J'ai ouvert le premier en faisant craquer son dos en plastique et été accueilli par un message de bienvenue en noir et blanc, avec mon nom en grosses lettres. Juste au-dessous, quelques versets de la Bible, tirés du Psaume 32, écrits dans un anglais moderne différent de celui de la Bible King James¹ avec laquelle j'avais grandi.

Je T'ai fait connaître mon péché, je n'ai pas caché mon iniquité ; J'ai dit : J'avouerai mes transgressions à l'Éternel ! Et Tu as effacé la peine de mon péché².

J'ai entrepris de feuilleter les pages au hasard, pendant que ma mère regardait par-dessus mon épaule, et j'ai été pris d'une subite envie de le refermer à la vue des premières coquilles et des illustrations ringardes. Je voulais qu'elle ait avant de partir la meilleure opinion possible de cet endroit, non que j'aie jugé ce recueil mal fichu digne d'être défendu, mais pour écourter ce moment au maximum, et ne pas lui laisser le temps de poursuivre son interrogatoire sur son ton excessivement poli. Si elle commençait à poser des questions

1. Bible King James : version anglaise de la Bible du roi Jacques, éditée en 1611. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Traduction tirée de la Bible Segond, publiée dès 1880 et utilisée par les protestants et les chrétiens évangéliques.

sur ce manuel et le choix d'une version aussi relâchée de la Bible, elle interrogerait possiblement les compétences des gens qui travaillaient ici, jusqu'à finir par mettre en doute les raisons de notre venue, ce qui ne ferait, je le savais, que rendre les choses plus difficiles. Les questions ne servaient qu'à faire durer des instants déjà pénibles et ne trouvaient pratiquement jamais de réponses. J'en avais assez de me demander comment je pouvais en être arrivé là, de chercher d'autres réponses, d'autres réalités, d'autres familles et d'autres corps dans lesquels j'aurais pu naître. Je me rendais chaque fois compte qu'il n'y avait pas d'alternative à ma situation, et me sentais encore plus mal. J'étais désormais prêt à prendre les choses comme elles venaient.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, m'a dit ma mère en me serrant l'épaule.

Avec ses cheveux blonds, son mascara bleu généreusement appliqué, ses yeux bleus et l'un de ses éternels hauts à fleurs, on aurait cru un personnage en Technicolor perdu dans un décor en noir et blanc.

— Navré, madame, mais nous garderons son téléphone quand il est ici. *Questions de sécurité*. Nous vous contacterons nous-mêmes en cas de besoin.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

Ma mère et le réceptionniste ont terminé leur conversation – *Ce sont les règles, madame. C'est pour son bien* – et elle m'a dit au revoir, en m'expliquant qu'elle allait déposer nos bagages à l'hôtel et qu'elle reviendrait me chercher à cinq heures pile. Elle m'a pris dans ses bras et je l'ai regardée s'éloigner, bien

droite, la tête haute, tandis que les doubles portes en verre se refermaient derrière elle dans un soupir de charnières pneumatiques. Je ne l'avais vue qu'une seule fois comme ça, l'année où mes deux grands-parents étaient morts. Elle avait tout fait pour m'aider à traverser ce moment douloureux. Me laissant une place à côté d'elle sur le canapé pendant que des visiteurs défilaient dans notre salon avec leurs ragoûts et leurs paniers de pâtisseries dégoulinantes de glaçage, elle m'avait murmuré à l'oreille en passant la main dans mes cheveux que la mort n'était qu'une étape, que mes grands-parents avaient eu des vies heureuses. Je me demandais si c'était ce qu'elle ressentait en cet instant, si elle pensait que LIA était une étape nécessaire – difficile, certes, mais plus facile à accepter une fois qu'on avait compris qu'elle s'inscrivait dans le dessein divin.

— Bon, continuons l'inscription ! m'a lancé le réceptionniste.

Je l'ai suivi dans une autre pièce, tout aussi dépouillée, et avec les mêmes murs blancs, où un garçon blond assis derrière une table m'a demandé de vider le contenu de mes poches. Il était à peine plus vieux que moi, dans les vingt ans, avec un air autoritaire, signe, me suis-je dit, qu'il occupait cette fonction depuis un bon moment déjà. Il était plutôt beau, un peu minet, grand, avec des traits anguleux, mais pas mon type. Enfin, il faut dire que je ne savais pas à l'époque si j'en avais vraiment un.

Certaines nuits, je m'étais autorisé à chercher sur Internet des photos d'hommes en sous-vêtements, je n'avais été capable que de laisser la moitié des images

s'afficher, les pixels se succédant en un lent strip-tease, avant de ressentir le besoin de fermer le navigateur et d'oublier ce que je venais de voir, mon ordinateur de plus en plus brûlant sur mes genoux. J'avais des flashes, bien sûr, des pointes de désir suscitées par mes fantasmes épisodiques – un biceps musclé par-ci, le V bien dessiné d'un pelvis par-là, un collage de fossettes sous des nez aquilins –, mais le tableau n'était jamais complet.

Le garçon blond tapotait de l'index la table pliante qui nous séparait ; il m'attendait. J'ai tiré de ma poche mon téléphone, un Motorola RAZR noir dont le petit écran s'est alors allumé pour afficher une photo du lac de mon campus, la petite touche de nature obligée de l'établissement, avec ses quelques érables rassemblés autour de sa surface lisse comme un miroir. Le garçon a froncé le nez, comme si cette scène paisible cachait quelque chose de pervers.

— Je vais devoir examiner tes photos, a-t-il annoncé. Et tes messages.

— C'est la procédure standard, m'a expliqué le réceptionniste. « Toutes les photos seront confisquées afin de préparer l'autoréévaluation. »

Il citait la partie du manuel consacrée aux Fausses Images (FI), qu'on me demanderait plus tard d'apprendre par cœur.

Nous voulons encourager chaque client, homme ou femme, à affirmer son identité sexuelle. Nous souhaitons également que chaque client recherche l'intégrité dans toutes ses actions, ainsi que dans son apparence.